Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

52 | 2005

Lexique, terminologie, discours

Parler des mots. Le fait autonymique en discours, sous la direction de J. Authiez-Revuz, M. Doury, S. Reboul-Touré

2003, Presses Sorbonne Nouvelle

Yana Grunshpun

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/243>

DOI : 10.4000/linx.243

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2005

Pagination : 207-211

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Yana Grunshpun, « *Parler des mots. Le fait autonymique en discours*, sous la direction de J. Authiez-Revuz, M. Doury, S. Reboul-Touré », *Linx* [En ligne], 52 | 2005, mis en ligne le 31 janvier 2011, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/243> ; DOI : 10.4000/linx.243

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

Compte rendu

Yana Grunshpun

Paris III

Parler des mots. Le fait autonymique en discours, sous la direction de J. Authiez-Revuz, M. Doury, S. Reboul-Touré, 2003, Presses Sorbonne Nouvelle.

Parler des mots est l'un des rares ouvrages en français sur le fait autonymique. Bien que l'autonymie soit une des caractéristiques majeures des langues naturelles, les linguistes semblent hésiter à étudier une question qui se situe aux frontières de la philosophie et de la logique. La parution d'un tel ouvrage est donc à marquer d'une pierre blanche.

Il est issu des travaux du colloque « Le fait autonymique dans les langues et les discours », organisé en 2000 par l'équipe du SYLED à l'université de Paris III. Son objectif est de convoquer une grande variété d'approches, pour souligner la complexité de ce phénomène.

Le livre, divisé en sept « parties », est encadré par les textes des deux personnalités qui ont fortement marqué cette problématique : d'une part J. Rey-Debove, auteur de l'ouvrage *Le métalangage. Étude linguistique du discours sur le langage* (1978), qui la première dans la linguistique française contemporaine a exploré systématiquement ce domaine, d'autre part J. Authier-Revuz, qui a publié une somme sur la modalisation autonymique : *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidence du dire* (1995). Son « avant-propos » expose clairement les enjeux de ce thème et les principaux apports de l'ouvrage. Quant à J. Rey-Debove, dans des « Réflexions en forme de postface », elle fait des commentaires précieux sur les recherches présentées dans le livre. Elle remarque en particulier que des deux systèmes que recouvre « le fait autonymique », à savoir l'autonymie au sens strict et la connotation autonymique, c'est nettement la seconde qui a été privilégiée. Elle déconseille le

recours aux termes « usage » et « mention », d'inspiration logicienne, qui éludent le fait que « l'autonymie est en usage comme les autres signes » (p. 338), mais aussi à des termes comme « réflexivité » et « autoréférence », qui débordent le champ de l'autonymie linguistique. Elle propose enfin une échelle de « densité métalinguistique » à huit degrés, dont les positions extrêmes seraient occupées par l'autonyme en position de thème (ex. « *Dormir* est un verbe ») et la connotation de langue étrangère.

Bien que la division des articles proposée par les éditeurs du volume soit très commode pour la lecture, nous proposons un autre mode de regroupement, selon la conception d'autonymie que les articles mettent en jeu : la conception étroite et la conception large.

La conception étroite

La conception étroite de l'autonymie est celle d'une autodésignation par un signe linguistique, qu'il s'agisse d'un nom ou d'une proposition.

L'autonymie à l'époque médiévale est abordée par Irène Rosier-Catach et Michèle Perret, qui prennent en compte à la fois les apports de la linguistique moderne et le contexte intellectuel de l'époque étudiée. L'article d'Irène Rosier-Catach (« *La suppositio materialis* et la question de l'autonymie au Moyen-Âge ») dresse un riche panorama de l'état de la question chez les grammairiens et les philosophes médiévaux. Il apparaît que le signe autonome (*suppositio materialis*) avait un statut bien défini et des marques qui lui étaient propres. Les préoccupations des grammairiens portaient au premier chef sur la distinction entre les noms et les choses, qui impliquait une réflexion sur des propriétés syntaxiques et sémantiques. Dans certains manuscrits des XII^e ou XIII^e siècles on repère un marquage typographique spécifique : en particulier, l'article français *li* utilisé par les grammaires latines pour marquer le signe autonome de type nominal. Michèle Perret dans sa contribution (« Autonymes et boucles réflexives, premières attestations en français ») propose une typologie des contextes dans lesquels le fonctionnement autonymique est fréquent. L'auteur au terme de son exposé fait remarquer que les marquages métalinguistiques sont en général rares ; les textes médiévaux dont nous disposons sont le fruit du travail de l'éditeur qui, obéissant à son sentiment linguistique, décidait du marquage autonymique.

L'article d'Irène Tamba aborde l'autonymie du point de vue de son mode de référenciation, à côté des trois modes classiques : anaphorique, déictique et absolu. L'auteur discute le statut nominal d'un signe en emploi autonome en soulignant l'existence de certaines difficultés : comment, par exemple, analyser un énoncé comme « (Le) * indique une agrammaticalité. » Elle montre du doigt certains paradoxes : « Comment peut-on à la fois soutenir qu'un autonome est indifférent à toute catégorie grammaticale et qu'il est toujours un substantif ? » (p. 65). Elle défend l'idée audacieuse d'un quatrième mode de référenciation, fondé sur la reproduction iconique d'un segment ou d'une unité linguistique.

J.-M. Fournier (« Les exemples dans le discours grammairien de l'âge classique : un cas de fonctionnement discursif de l'autonymie ») discute le statut de l'exemple dans les grammaires des XVII^e et XVIII^e siècles. Sa démarche s'inscrit dans « une histoire du discours grammatical, entendue comme histoire des formes dans lesquelles

celui-ci se donne à lire » (p. 110). L'exemple est en effet avant tout une technique de représentation des données qui constitue un élément crucial du raisonnement linguistique. Son analyse très fine montre en quoi à l'âge classique cette technique diffère de la nôtre (il y a souvent nivellement des plans énonciatifs du discours grammatical et de l'exemple).

L'article de Corinne Gomila « L'autonymie en classe de lecture » prolonge ce type de réflexions sur le discours didactique en classe de lecture, qui se construit justement sur le recours à l'autonymie. Le travail d'apprentissage est fondé sur la désignation non seulement des choses, mais sur la reconnaissance des signes à travers lesquels les enfants accèdent au monde. Ceux qui « ne parviennent pas à considérer le langage comme quelque chose de dissociable du sens qu'il produit » tendent à se trouver en situation d'échec scolaire.

À la lumière de l'article de Chang in-Bong (« Marqueurs de la modalisation autonymique en coréen »), on peut penser que l'apprentissage est plus aisé en coréen, où l'on dispose d'un marqueur spécialisé, *-lako*, qui permet au récepteur de déterminer s'il s'agit d'un mot comme élément du système (*le mot pomme...*) ou bien de son usage. L'emploi de ce marqueur peut être appliqué aux autonymes au sens strict ainsi qu'à des formes plus amples de l'autonymie telles que la modalisation autonymique ou certaines formes de discours rapporté.

La conception large

Dans cette perspective, l'autonymie apparaît comme un phénomène qui dépasse le cadre linguistique *stricto sensu* et qui représente une partie importante de la réflexion menée dans ce colloque.

L'autonymie du discours rapporté

Plusieurs auteurs se proposent ici de réfléchir sur les phénomènes d'autonymie dans le vaste champ du discours rapporté. Dans son texte (« Le fait autonymique : langage, langue, discours – Quelques repères ») J. Authiez-Revuz, à laquelle se réfèrent la plupart des contributions, avance que qu'on peut parler d'un *champ autonymique* pour les multiples manifestations de la réflexivité, dans un continuum entre langue et faits discursifs. Son article constitue une remarquable mise au point sur la question et un vigoureux rappel de ses positions sur le sujet. A la différence de la problématique du *Métalangage* de J. Rey-Debove, elle met l'accent sur la dimension énonciative de l'autonymie, passant de la « connotation autonymique » à la « modalisation autonymique », par laquelle l'énonciateur commente sa parole en train de se faire. Sa conclusion ouvre vers des recherches sur la « linguistique spontanée » (p. 96) qui est constamment à l'œuvre dans les pratiques verbales.

Parmi ceux qui s'inspirent des concepts de J. Authier, on notera le travail de Patricia von Münchow (« Le discours direct dans les journaux télévisés français et allemands »), qui entend démontrer, en puisant son matériel dans des journaux télévisés français et allemands, que le DD est un fait d'autonymie, s'opposant à la thèse défendue récemment par L. Rosier. Par un autre biais, M.-T. Charlent (« L'autonymie

dans le discours direct ») défend elle aussi le caractère autonymique du DD. Pour elle, la séquence rapportée est toujours un autonome dont le signifié est ce qu'elle appelle « le sens de X ». L'article de M.-A. Mochet (« Mention et/ou usage : discours direct et discours direct libre en situation de type conversationnel ») enrichit la réflexion sur le sujet en mettant l'accent sur le continuum entre autonymie, connotation autonymique et usage

Le fait autonymique en discours

On le voit, pour la majorité des contributeurs, l'autonymie ne se résume pas à une classe de marqueurs : elle se construit à travers le jeu d'interactions du discours. Cela ressort aussi d'autres contributions.

Marie-Françoise Mortureux et Fabienne Cusin-Berche (« Autonymie et néologie ») abordent le problème de l'autonymie en lexicologues et montrent quels sont les rapports des néologismes avec le statut autonymique des signes. Dans leur perspective, l'autonymie occupe une position frontière entre langue et discours. Les néologismes en discours ont une double référence: mondaine et réflexive, dans la mesure où en naissant ils désignent une nouvelle réalité tout en se montrant du doigt, en annonçant en quelque sorte leur apparition.

Le travail d'Agnès Steuckardt (« Révolutionnaire autonymie ») sur les textes produits à l'époque de la Révolution française se situe dans le même fil en montrant que l'autonymie a été abondamment utilisée pour « montrer du doigt énonciatif » les défauts de la vieille langue et pour en promouvoir une nouvelle.

L'article de G. Petiot montre le rôle que joue l'autonymie dans la construction de la langue de bois, mettant en contraste le discours du Front National, de la CFDT et du PSU. Quant à L. Perrin (« Citation, lexicalisation et interprétation des expressions idiomatiques »), il réfléchit sur le fonctionnement du fait métonymique dans la lexicalisation de certaines expressions. Il montre comment la citation par modalisation autonymique a pour effet de préserver le caractère idiomatique des expressions. Pour F. Sitri (« L'autonymie dans la construction des objets de discours »), l'autonymie est constitutive de l'objet de discours. Elle participe au travail de métalangage entre autres, au travail de définition inséparable de l'attribution des valeurs axiologiques du terme en discours. Il est impossible de dissocier la description du signe de la chose signifiée avec toutes les connotations qui lui sont associées. Pour A. Berthoud l'autonymie a un statut épistémologique très particulier : c'est à la fois une catégorie pour des objets du monde et un objet pour les catégories de langue.

La contribution de R. Attié Figueira (« La propriété réflexive du langage : quelques manifestations du fait autonymique dans l'acquisition du langage ») est la seule qui s'intéresse au processus d'acquisition. Son corpus est celui d'enfants brésiliens entre 2 et 6 ans. Il en ressort que très tôt l'enfant fait preuve de capacités réflexives.

Autonymie et discours de fiction

Simone Delesalle et J.-M. Granier abordent par des biais différents la complexité du phénomène dans les textes littéraires. S. Delesalle (« Quelques remarques sur le

domaine de l'autonymie dans l'écriture romanesque») montre avec beaucoup de finesse que dans certains textes de N. Sarraute ce sont les pensées qui ont un statut d'autonyme. Elle indique que le phénomène d'autonymie était déjà très travaillé dans l'œuvre proustienne et montre que l'autonymie est une composante primordiale de la littérature. J.-M. Granier (« Faire référence à la parole de l'autre : quelques questions sur l'enchaînement « sur le mot » chez Marivaux ») l'aborde à travers la polyphonie constitutive de l'œuvre de Marivaux. Il reprend les catégories développées par J. Authier-Revuz et montre leur pertinence pour analyser le discours des personnages de théâtre.

A. Rabatel (« Un paradoxe énonciatif : la connotation autonymique représentée dans les « phrases sans parole » stéréotypées du récit ») élargit la perspective de la connotation autonymique en exploitant le concept de « point de vue ». Pour lui, la connotation autonymique ne s'exprime pas uniquement par des marques conventionnelles comme les guillemets, l'italique ou les verbes de dire. Dans la narration la connotation autonymique peut être montrée par le point de vue d'instances énonciatives distinctes de la source d'énonciation.

Autonymie et l'inconscient

Le recueil se clôt par les réflexions de deux linguistes dans la mouvance psychanalytique, I. Fenoglio et M. Arrivé. Ce dernier (« Freud et l'autonymie ») analyse le fonctionnement de l'autonymie dans la conception freudienne de la « représentation de mots » dans l'inconscient. Il essaie de résoudre la difficulté épistémologique posée par le postulat de Freud que les mots sont absents de l'inconscient : si les mots sont absents de l'inconscient, comment peut-on parler de l'autonymie. Le lecteur verra qu'il n'y a pas de paradoxe. Quant à I. Fenoglio (« L'autonymie dans les rectifications de lapsus »), elle invoque l'autonymie là où on ne l'attendait pas, à propos du lapsus, opportunément caractérisé comme « *antimétalangage* » (p. 311) ; elle le fait en étudiant le travail de rectification du lapsus par le locuteur : pour elle, la glose rectificatrice donne au lapsus un statut d'autonyme, mais sur le mode « d'une auto-représentation de l'énonciation en train de se faire » (p. 313), dans la perspective de J. Authier.

Cette dernière partie (« Inconscient et autonymie ») illustre bien la grande diversité de ce recueil, reflet des multiples résonances de cette problématique. Ce que d'aucuns prendraient pour une dispersion en lisant cet ouvrage n'est qu'un effet de la complexité de la notion d'autonymie qui traverse non seulement les domaines à l'intérieur du champ des sciences du langage, mais aussi d'autres champs de sciences humaines. Aucune science qui réfléchit sur ses propres pratiques ne peut faire l'économie d'une réflexion sur l'autonymie, au moins dans certaines de ses manifestations. Il faut donc espérer que le vaste domaine qu'explore cet ouvrage suscitera d'autres travaux, en sciences du langage et au-delà. En tout cas, sa lecture s'impose aux linguistes qui s'interrogent sur les fondements et les frontières de leur discipline.